



Chen Guangxing 陈光兴

*L'Inde comme méthode*¹

Traduction Michel Masson et François Hominal

Editeur depuis douze ans de la revue internationale *Inter-Asia Cultural Studies*, je suis en relation avec des *think tanks* un peu partout en Asie (spécialement en Inde). Ceci explique que les professeurs Zhang Lingren et Gao Shiming² m'aient invité à organiser avec eux à Shanghai une série d'activités qui se sont déroulées d'octobre à décembre 2010 sur le thème « Paradis de l'Ouest et Terre de Chine : dialogue socioculturel Inde et Chine ». Une de mes responsabilités a été de rédiger une présentation des participants indiens et cela m'a donné l'occasion d'expliquer le contexte intellectuel de ce dialogue entre l'Inde et la Chine.

Quand nous avons créé, il y a une douzaine d'années et avec des moyens très limités, la revue *Inter-Asia Cultural Studies*, notre but était de faire bouger le statu quo intellectuel – de promouvoir une concertation au plan de la production académique en Asie. Nous étions alors une vingtaine de membres de comités de rédaction venant d'une dizaine de régions et notre analyse de la situation aboutissait à un consensus : au cours de l'histoire du XX^e siècle, tous les cercles intellectuels d'Asie avaient les yeux tournés vers l'Europe et les Etats-Unis et depuis un siècle toutes nos références d'importance reposaient sur l'expérience occidentale. Cette structure mentale qui s'est implantée et consolidée au long de cent années a créé un énorme problème pour la réflexion académique ; ce n'est pas seulement le rétrécissement de la vision, ignorant les multiples expériences historiques en dehors de l'Europe et des Etats-Unis, mais surtout c'était comme si le modèle occidental était devenu l'unique norme en matière de savoir. Or, l'histoire a déjà prouvé que le savoir occidental est fondamentalement incapable de comprendre, saisir et interpréter les circonstances de notre vie. Face à cette situation, une coopération entre les *think tanks* de diverses régions d'Asie devrait nous permettre de nous connaître mutuellement et faire que les expériences historiques de chaque

¹ Texte rédigé comme « Introduction » à la publication en chinois d'extraits de Partha Chatterjee, sous le titre chinois *Notre modernité. Morceaux choisis de Partha Chatterjee*.

² Zhang Lingren, critique d'art, Hong Kong. Gao Shiming, vice-président de l'Institut des Beaux Arts de Chine.

région deviennent nos points de référence ; alors nous serons à même de créer un nouveau modèle de savoir et d'interprétation. Tel a été notre programme commun pendant ces douze années.

A relire ces douze années, nos efforts n'ont pourtant pas été déployés en vain. Même si la situation d'ensemble n'a pas beaucoup évolué, la mentalité que nous venons de décrire est en train de prendre du jeu rapidement. Au cours des douze dernières années, le monde a changé de cap et est en train de s'orienter vers une période marquée par le pluralisme : le passage à gauche du pouvoir en Amérique Latine, « l'ASEAN + 3 »³, l'émergence de la Chine et de l'Inde, la croissance durable de l'économie en Afrique, Obama remplaçant Bush à la Maison Blanche, l'élargissement de la Communauté Européenne, etc. Et si à la fin des années 80, avec la dissolution du camp socialiste en Europe de l'Est et en URSS, on a eu l'impression d'une mondialisation dominée par l'hyper-puissance américaine, les dix dernières années ont vu des évolutions régionales multi-polaires au plan politique et économique qui indiquent en quelque sorte la fin du monde uni-polaire. Au niveau idéologique, les idéologies bien verrouillées et les valeurs non-négociables sont en voie de désintégration. La confiance totale en un paradigme d'interprétation fondé sur l'expérience historique de l'Europe et des Etats-Unis est mise en cause pour la première fois. A une époque de grands changements, il s'agit à petits pas de retrouver les ressources intellectuelles enracinées dans les expériences à l'époque moderne de toutes les régions du monde. Il est dès lors difficile de ne pas établir un nouvel état des lieux du savoir. En seulement douze années, *Inter-Asia Cultural Studies* n'a pas produit de méthodologie bien claire, mais au moins nous avons commencé à explorer ce que serait une épistémologie où « l'Asie serait la méthode ».

En Asie et même dans les autres régions du Tiers-monde, le principal paradigme du savoir est depuis longtemps de suivre la méthode occidentale, au lieu de contester la marche de l'histoire mondiale. Avec le déferlement de par le monde de certitudes européennes et américaines, la réponse aussi bien chinoise qu'indienne a été de vouloir « dépasser/rattraper » (dépasser l'Angleterre, rattraper les Etats-Unis) ; étudier le monde occidental (y compris bien sûr son système de valeurs) et considérer ses règles académiques et ses productions intellectuelles comme essentielles à la modernisation d'un Etat-nation. Sans chercher à examiner les pièges dissimulés dans cette approche « dépasser/rattraper » (n'est-ce pas confondre un but tout formaté avec l'interprétation objective de l'histoire), une première question se présente : « depuis plus d'un siècle, en fin de compte, avec le processus de modernisation quel visage présentent les pays dits «en retard » ? Avec des cocktails de démocratie, de science et j'en passe, quelle sorte de modèle en est sorti en pratique ? Autrement dit, ne fallait-il pas cesser d'échanger toutes ces expériences à vouloir « dépasser/rattraper », et au contraire que les régions non-occidentales se regardent les unes les autres comme dans autant de miroirs, pour que chacune découvre comment elle en est arrivée à son visage actuel ?

Une fois qu'on y verra clair, on pourra continuer à avancer et découvrir que c'en est fini de l'approche « dépasser/rattraper » et que l'heure est venue de changer de cap.

Disons que le but n'est pas une recherche éthérée du savoir pour le savoir (avec de grandes vérités qui font fi des réalités historiques et qu'on impose à l'ensemble du monde). Dans la perspective de l'histoire mondiale et de la multiplicité des expériences historiques, il s'agit d'interpréter les problèmes et contextes propres à chaque région et en les comparant d'en

³ En 1995, l'ASEAN s'ouvrit aussi à la Chine, au Japon et à la Corée du Sud.

extraire des propositions significatives aux yeux de l'histoire mondiale. En fait, nous pouvons dire que toutes les théories actuelles qui prétendent à l'universalité sont insuffisantes ; si certes les théories fondées sur l'expérience occidentale peuvent bien rendre compte de l'histoire de l'Europe et des Etats-Unis, au nom de quoi peuvent-elles s'appliquer aux circonstances historiques des autres régions ? Au contraire, pour les contrées non occidentales il leur faut recourir à leur propre expérience historique, car elles ne peuvent se comprendre elles-mêmes par des références simplistes et erronées à l'expérience occidentale. Il faut « provincialiser l'Europe », dit Dipesh Chakrabarty, l'historien spécialiste en « *Subaltern Studies* »⁴ et c'était aussi la position du professeur Mizoguchi décédé en juillet 2010⁵ : « prendre la Chine comme méthode et le monde comme objectif ».

L'expérience historique de l'Europe et des Etats-Unis est seulement une référence parmi d'autres et du fait de la grande différence entre son développement et celui des pays en retard, cette référence est à repenser et nécessite des mises au point. Théoricienne indienne du féminisme, Tejaswini Niranjana suggère que les régions non occidentales développent « an alternative frame of reference » : l'Asie et les pays du Tiers-monde apportant leurs expériences, modifiant ainsi les points de référence et développant une interprétation plus fidèle de leurs propres circonstances historiques. Ce programme repose sur des présupposés bien précis : si on ferme les portes et s'enferme dans un indigénisme culturellement orgueilleux, il n'est pas possible de voir clairement notre identité à l'époque moderne et on ne peut que se délecter des gloires du passé et se féliciter de son excellence. Si on ouvre les portes, la seule référence à l'Europe et aux Etats-Unis est déjà devenue inopérante. Il faut donc trouver un autre système de référence, qui ne soit ni l'indigénisme de l'Etat-nation, ni le cosmopolitisme centré sur l'Europe et les Etats-Unis. A propos d'un nouveau paradigme du savoir évoqué plus haut, j'estime que « prendre l'Inde comme méthode » peut être extrêmement utile au monde académique de Chine, mais un dialogue sino-indien suppose l'abandon de l'approche « dépasser/rattraper » ; il ne s'agit pas non plus de parler « d'attardé et d'avancé », d'identifier modernisation et rapidité des progrès économiques, etc. Pour moi, je dirais qu'il faut au préalable écarter et remiser toute procédure préétablie, commencer par analyser, constater les différences, et se mettre à proposer une interprétation ancrée dans l'histoire.

L'Inde, la Chine sont deux grands pays du monde avec le plus grand pourcentage de population rurale. L'Inde qui est actuellement le pays le plus peuplé après la Chine, aura en 2016 une population d'un milliard et demi, contre 1,35 milliard pour la Chine, et en 2015 l'économie indienne devrait progresser plus rapidement que celle de la Chine. Autrement dit, au regard des sciences sociales, de tous les pays du monde, l'Inde est pour la Chine le premier avec lequel se comparer.

Mais ces deux pays sont aussi très différents. L'Inde est un pays de nombreuses langues et cultures ; jusqu'à aujourd'hui il n'y a pas de langue officielle et pour les débats au Parlement il faut des interprètes. Aussi bon nombre d'intellectuels indiens comme Ashis Nandy⁶ estiment-ils que l'Inde n'est pas un Etat-nation au sens européen, mais une civilisation. Avant la colonisation anglaise, le pays n'avait pas de gouvernement centralisé et après l'indépendance en 1947 il était très difficile de broser une seule et même histoire des siècles

⁴ Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, (new edition), Princeton University Press, 2007.

⁵ Mizoguchi Yûzô 溝口雄三 (1932-2010), université de Tokyo. *Hohoto shitenô Chugoku* (La Chine comme méthode), Presses de l'université de Tokyo, 1989.

⁶ Ashis Nandy, né en 1937.

passés et l'Inde dut se contenter d'une interprétation plurielle et très complexe de son passé. En effet, du passé multinational découle dans une partie de la population le système de caste, qui fonctionne encore comme principe d'organisation sociale ; les institutions politiques doivent le gérer ne pouvant le supprimer purement et simplement, et donc créer des mécanismes qui permettent aux plus défavorisés de participer au processus politique. Par ailleurs, du fait de la multiplicité des langues les différences culturelles et la vie politique s'entremêlent avec non seulement des « partis régionaux », mais aussi avec des personnalités politiques locales (comme les gouverneurs de provinces) devenant des stars de l'industrie cinématographique d'une certaine langue et jouissant d'une célébrité qui leur fait gagner les élections. C'est ainsi que dans la plus grande démocratie du monde, la démocratie est enracinée au niveau local et les partis nationaux doivent s'ingénier à intégrer les forces politiques régionales s'ils veulent l'emporter.

Cela fait une dizaine d'années que je voyage en Inde et à chacun de nos échanges les questions restent comme en suspens car les expériences de l'Asie méridionale ne sont pas celles de l'Asie de l'Est ; en Asie de l'Est les choses sont comparativement simples : des langues nationales, des Etats-nations où les choses semblent plutôt claires, surtout s'il n'y a pas de pluripartisme ; etc. Ces différences sont intéressantes et méritent d'être étudiées, mais bon nombre de mes amis chinois, sur le Continent, à Hong Kong ou à Taiwan, tout habitués qu'ils sont à réfléchir en termes de « dépasser/rattraper », regardent ces différences comme s'ils assistaient à un match de foot : « l'Inde a été longtemps colonisée » – un point pour la Chine ; « le système politique de l'Inde est un héritage du régime colonial » – un point pour la Chine qui, elle, est le fruit des révolutions de Sun Yatsen et Mao Zedong (bon exemple de dépréciation de l'expérience des colonies et de la conception Tiers-mondiste du monde après 1945 ; « l'Inde a le système des castes » – encore un point pour la Chine où le système féodal a bel et bien disparu (mais on ne cherche pas à savoir comment les facteurs de l'antiquité indienne cheminent avec la société d'aujourd'hui, ni comment en Chine est articulé le lien avec le passé et si notre société n'est vraiment plus féodale). L'Inde pose la question du pluripartisme, mais nous n'en parlons guère et du reste Taiwan a récemment abandonné le modèle européen pour passer au bipartisme style américain, en déclarant que c'était nécessaire pour progresser (mais nous n'abordons pas les problèmes historiques derrière le pluripartisme en Inde et la formation de partis régionaux). Il y a aussi des gens qui s'exclament qu'en Inde les vaches vont et viennent dans les rues des grandes villes : « où est le progrès, et quel modèle pour la Chine ? » Résumons : si nous en restons au critère « dépasser/rattraper », il faudra alors attendre le moment où l'économie indienne dépassera celle de la Chine pour que l'Inde intéresse les Chinois...

En fait, qui dit échange, dit réciprocité et là abondent erreurs et malentendus. Par exemple, bon nombre d'intellectuels indiens de mes amis s'intéressent à la Chine, non pas pour son décollage économique, mais pour le lien entre son socialisme d'après 1949 et son développement économique actuel, ou encore pour le lien entre la longue formation de sa culture rurale et la politique [c'est là la question centrale pour les « recherches sur les gens ordinaires » comme celles de Partha Chatterjee]. Ils s'interrogent aussi sur l'émancipation de la femme en régime socialiste, sur la manière dont la Chine considère le lien entre développement économique et le système capitaliste ; ils se demandent comment les intellectuels chinois envisagent l'avenir (autrement que les occidentaux ?) et quelle interprétation de l'histoire mondiale tirent-ils à partir de leur propre histoire, etc. Bref, les intellectuels en Inde (et cela vaut aussi pour le Tiers-monde en général) ont une profonde estime pour la Chine, et attendent quelque chose des intellectuels chinois : tout cela a beaucoup à voir avec la tradition politique du socialisme chinois, mais sans relation avec la

question de savoir si la Chine est moderne ou avancée. Or, le monde intellectuel chinois apparemment n'a pas d'intérêt pour ces questions et n'est guère préparé pour un vrai dialogue. Encore plus déplorable est le fait qu'à une époque où les régions du Tiers-monde désirent dialoguer avec la Chine, elles découvrent que souvent nombre d'intellectuels chinois ne sont pas intéressés car leur seule préoccupation est leur relation avec l'Europe et les Etats-Unis. Il y a même des gens pour vous dire : « l'Asie n'existe pas vraiment. Et à quoi bon dialoguer avec le Tiers-monde ? »

@

J'espère avoir clairement exposé ce qu'implique « prendre l'Inde comme méthode » — comprendre l'Inde pour renouveler notre compréhension et de la Chine et du monde. Hélas, je n'ai pas beaucoup d'espoir de voir aboutir le dialogue Inde-Chine, car nous restons prisonniers du modèle « dépasser/rattraper » et les valeurs européennes et américaines dominent les mentalités de nos intellectuels ; même dans notre continent sous régime socialiste qui a rattrapé Hong Kong et Taiwan, notre intelligentsia n'a que faire de l'Asie et adopte à toute vitesse le savoir occidental.

Quant aux experts indiens que nous avons invités, outre Prasenjit Duara, un spécialiste de l'histoire chinoise dont de nombreux ouvrages ont été traduits en chinois⁷, il y en a plusieurs, vivant ou non en Inde, dont l'expertise, qui se limite à la société et à l'histoire indienne, fait autorité à l'étranger. Trois générations sont représentées : depuis Ashis Nandi (1937-) internationalement très célèbre dans les années 80, jusqu'à Partha Chatterjee (1947-) qui vient de prendre sa retraite et, dès le début des années 90, à Tejaswini Niranjana célèbre interprète du structuralisme et théoricienne de la culture⁸. La traduction de ce recueil de textes de Partha Chatterjee⁹ nous a demandé pas mal de travail, mais c'était pour donner au lecteur chinois amené à s'entretenir avec les intellectuels indiens l'occasion de mieux comprendre la société, l'histoire et la culture indiennes. Quant aux penseurs que nous avons invités, ce ne sera pas la première fois qu'ils viendront en Chine et ils possèdent une certaine compréhension de notre pays. Nous espérons que leur venue permettra à nos intellectuels d'approfondir leur compréhension de l'Inde et sera l'occasion pour eux de se remettre en question.

@ @ @ @ @

⁷ Prasenjit Duara, *Culture, Power and the State : rural North China, 1900-1942*, Stanford University Press, 1988; *The Global and Regional in China's Nation-Formation*, Routledge, 2009.

⁸ Tejaswini Niranjana, *Siting Translation : History, Post-Structuralism, and the Colonial Context*, University of California Press, 1992.

⁹ Partha Chatterjee (1947 -). Politologue et anthropologue, spécialiste des « subaltern studies » et des études post-coloniales.